

68 MERCURE DE FRANCE.

V I R G I L E.

Fut-ce votre faute, ou celle de votre langue ?

C H A P E L A I N.

Ce fut la faute de tous les deux. Notre langue étoit un peu dure ; mais elle se seroit souvent pliée à mon génie , si j'avois eu du génie. On a vu depuis moi des poëtes qui ont tout peint & tout exprimé. Cependant, vous aviez sur nous deux grands avantages ; une langue plus harmonieuse & un rythme plus facile.

V I R G I L E.

Jamais il ne sera facile de faire de bons vers dans aucune langue.

C H A P E L A I N.

Tout le monde n'en peut pas même faire de mauvais dans la nôtre. J'eus encore d'autres difficultés à combattre. Votre mythologie est poétique & riante ; la nôtre est austère & grave. Vos dieux principaux & secondaires daignent se prêter à tout ; nos anges & nos saints n'ont point la même docilité.

V I R G I L E.

Il est vrai que nos dieux nous servoient à volonté ; mais je n'épargnai rien pour y répondre. Je le répète, le poëme le mieux ordonné ne sera point lû, s'il est mal écrit. Comment votre Pucelle fut-elle accueillie par vos lecteurs ?

C H A P E L A I N.

A-peu-près comme Jeanne l'avoit été par les Anglois qui la brûlèrent. Il y eut contre elle un déchaînement général. Notre impitoyable satyrique la mit en pièces ; les poëtes du tems ne la citèrent que par dérision , & je perdis , en la produisant , tout l'honneur que j'avois acquis à la promette.

V I R G I L E.

Et les grands, que dirent-ils ?

C H A P E L A I N.

Ceux qui m'avoient comblé de biens ne me les retirèrent pas ; je ne perdis même presque rien auprès d'eux. Je fus toujours tuteur de mes rivaux , & même de ceux qui passoient pour mes maîtres. On me consultoit sur les récompenses qui leur

70 **MERCURE DE FRANCE.**
étoient dues; & vous présumez bien que
je fus toujours le mieux récompensé.

V I R G I L E.

Comment fîtes - vous pour acquérir &
conserver cet ascendant ?

C H A P E L A I N.

Je fis ma cour.

V I R G I L E.

Un tel secret n'est pas nouveau.

C H A P E L A I N.

Ceux que j'y ajoutai font à-peu-près de
la même date. Je louai beaucoup plus les
grands, je me louai encore plus moi-mê-
me. Cette route est sûre. Le vrai moyen
d'avoir du mérite à leurs yeux, c'est de leur
dire soi-même qu'on a du mérite.

V I R G I L E.

Je ne parlai jamais du mien. Il m'arri-
voit même quelquefois d'y croire peu.
De-là cette timidité qui me suivoit par-
tout, & cet embarras que me causoient les
honneurs qu'on s'obstinoit à me rendre.

C H A P E L A I N.

Virgile modeste ! . . C'est un bel exemple pour tant de petits auteurs présomptueux. Mais ils ne vous imiteront pas plus sur ce point que sur le reste. D'ailleurs, un tel exemple n'est plus guère de saison. Si la modestie est le sceau du mérite , c'est aujourd'hui un sceau presque effacé ; & rarement y regarde-t on d'assez près pour le reconnoître.

V I R G I L E.

Si je retournois sur la terre, & qu'un Auguste me fît son Mécène, j'aurois un moyen sûr pour bien distinguer les auteurs: je chercherois ceux qui m'attendent, & je négligerois ceux qui me cherchent.

C H A P E L A I N.

Il y eut de mon tems deux grands hommes qui ne demandèrent, ni n'obtinrent jamais rien.

V I R G I L E.

Voilà qui est fâcheux pour celui qui devoit les prévenir.

C H A P E L A I N.

Ce fut leur faute ; pourquoi dédaignèrent-ils d'être courtisans ?

VIRGILE.

Pouquoi exigeoit - on qu'ils le fussent ? Tout ce qui est divisé s'affoiblit , & les soins du courtisan s'accordent peu avec les travaux de l'écrivain. Ce fut loin de la cour que je composai l'Enéide. Si Auguste eût voulu m'avoir chaque jour sous ses yeux , il n'y auroit jamais eu mon poëme.

CHAPELAIN.

Je l'avoue , j'assiégeai souvent la porte d'Armand & de Colbert : je ne me fis même poëte que pour voir ces portes s'ouvrir devant moi.

VIRGILE.

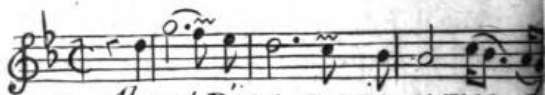
Mœvius auroit pu en dire autant ; mais voici ce que tout écrivain devoit se dire à lui-même. Deux chemins me sont ouverts. Je puis marcher dans le premier ou ramper dans le second. La fortune m'attend au bout de celui-ci , la gloire au bout de l'autre : mais la gloire peut me conduire à la fortune , & jamais la fortune à la gloire.

Par M. de la Dixmerie.

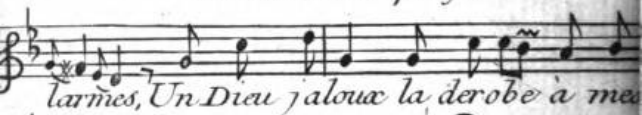
L'EXPLICATION

*Absence Par M. P****

Mars
1771.



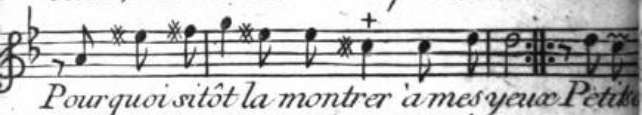
Absent Diris que je verse de



larmes, Un Dieu jaloux la dérobe à mes



vœux, Ah! s'il vouloit me priver de ses charm



Pourquoi sitôt la montrer à mes yeux Petite



seux Sous ce charmant ombrage Vous vous r



yés. Que vous e:tes heureux Mais par piti



cessés votre rama.....ge U



chant si tendre Augmente encor mes feux.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure de Février 1771, est l'*Écriture bâtarde*; la seconde est *Jalousie*; la troisième, la lettre *A*; la quatrième, le *Bouchon à bouteille*. Le mot du premier logogryphe est *Ordonnance*, dans lequel on trouve *or, corde, cordon; Anne, (Ste) Anne, (Reine) cane, âne, an, rond, Nord, Don, dance, ode, once, (poids) once, (animal) code, Caron, redan, roc, Condé, Neron, arc, ré & roce*. Le mot du second est *Tourterelle*, dans lequel on trouve *ésé, réelle, role, Tor, ville d'Arabie, loutre, tortue, tue, rêve, vole, Eve, terre, tour, or, lettre, verte, verre & tout*. Le mot du troisième est *Esprit*, dans lequel on trouve *pet, pie, sep, piste, ris*. Le mot du quatrième est *Casseroles*, où se trouvent *sale, rale, sole, école, or, carosse & rosse*.

É N I G M E

Traduite de l'Espagnol.

Ma charne est légère, & cinq bœufs que j'y mets

D

La font aller de reste , ainsi que l'on peut croire ;
 Le champ que je laboure est blanc comme l'ivoire ;
 Ce que j'y sème est noir comme le jais.

A U T R E.

QUOIQ'IL soit aisé de me voir ,
 Me palper est chose impossible ;
 Le jour je puis être visible ,
 Mais je ne règne que le soir.
 Toujours le soleil me fait naître ,
 Et , dans mon bisarre destin ,
 Géant à sa naissance ainsi qu'à son déclin ,
 Au milieu de son cours je commence à décroître
 Pour grandir encore à la fin.
 Père & fauteur de la mélancolie ,
 Par fois je charme tes loisirs ;
 J'intimide Babet & j'enhardis Sylvie ;
 J'inspire la terreur & flatte les desirs ;
 Je suis l'emblème de la vie
 Et l'image de tes plaisirs.

Par M. L. C. de P. , de Liège.

A U T R E.

J'ETROIS, lecteur, dans mon enfance
De mince & légère apparence.

Bientôt un volume plus grand
Me fait un sort tout différent;
Abandonnant l'onde & la terre,
Je m'élève jusqu'au tonnerre;
Mais, ainsi qu'à la cour, cet éclat si vanté;
Hélas ! n'a duré qu'un été.

Au printems prochain, la poussière
Ternit ma brillante carrière,
Je tombe & vole au gré des vents:
Pourtant, quelque main ménagère
Me ramasse au milieu des champs.

Et j'instruis les mortels sous de simples couleurs;
Mais pour ce second avantage
L'on me brûle, l'on me partage;
Et voilà le fruit des honneurs.

*Par M. Gratiën, Curé de Célon
près Argenton.*

Dij

L O G O G R Y P H E.

Si l'on me coupe en deux, par égales moitiés,
 On rencontre chez moi plusieurs propriétés.
 Ma première partie expose une épithète
 Qui, d'un clocher sur-tout, rend la beauté com-
 plète ;
 L'autre montre un objet nécessaire en tout temps
 Dont la substance croît entre deux éléments ;
 On y voit l'ornement d'une bête sauvage,
 Ornement qui souvent n'est qu'un triste avantage,
 En me réunissant mon sort est bien plus beau,
 Les bergers pour m'entendre accourent du ha-
 meau.

Par le même.

A U T R E.

Mes six piés font, sur mer, parler le matelot ;
 Le sixième de moins ne change pas mon être ;
 Enfin réduit à trois, si tu veux me connoître,
 Il faut trouver dans moi, lecteur, le même mot.

Par M. Poulchariez, Ecuyer.

 A U T R E.

J'ai quatre piés, lecteur, & ne suis qu'un esprit ;

Mou troisième levé je deviens une bête ;

Quelque chose de long qui paroît à ma tête

Me désigne assez bien. . . Mais chut, j'en ai trop dit.

Par le même.

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Almanach des Muses pour l'année 1771.**

» **P**OURQUOI une préface cette année à
 » l'Almanach des Muses ? Pour remer-
 » cier le Public de son succès ? Ce seroit
 » tous les ans la même formule. Pour en
 » exposer les avantages ? Ils sont connus.
 » Pour répondre à certaines satyres ? L'é-
 » pigramme la plus sangtante est le silen-
 » ce & le motif qui le fait garder. Ces

* Cet article & le suivant sont de M. de la Harpe.

78 MERCURE DE FRANCE.

» trois mots ne serviront donc qu'à faire
 » sentir l'inutilité d'un bavardage préli-
 » minaire , & peut - être que cet avis si
 » court est lui-même inutile. »

Cet avis si court est curieux du moins, s'il est inutile. Comment peut-on *remercier* le Public du succès de l'Almanach des Muses? Si quelques pièces de ce recueil ont fait plaisir, l'éditeur qui a pris la peine de les transcrire, croit-il avoir eu lui-même un succès? Il semble qu'il n'y a pas là de quoi *remercier* le Public. Il n'y a pas non plus d'avantages à exposer. L'Almanach des Muses n'est pas plus utile que le trésor du Parnasse, l'élite des pièces fugitives, le porte-feuille d'un homme de goût & tant d'autres collections connues avant lui. On diroit que le rédacteur de cet almanach a conçu un grand projet dont il faut faire sentir l'importance. On n'entend pas davantage ce qu'il veut dire par certaines satyres. Des satyres contre l'Almanach des Muses! cela est incompréhensible, & le silence du rédacteur, qui est une épigramme sanglante, signifie simplement qu'il auroit dû le garder à la tête de son almanach.

Il auroit dû sur-tout se conformer à l'avis général, & supprimer ses petites notes de louange ou de blâme qui sont au

bas de ses pages, & ses prétendues *notices* de tous les ouvrages qui ont paru dans l'année. Il faudroit se borner à une simple liste de ces ouvrages & transcrire fidèlement les vers qu'on a pu recueillir, sans avertir le lecteur à chaque ligne de ce qu'il doit approuver ou désapprouver. On est fâché, puisqu'il faut le dire, de trouver dans des recueils qui peuvent être agréables une foule de remarques, qui peuvent amuser un moment, parce qu'elles font rire, mais qui finissent par ennuyer. Quand l'éditeur nous dit, par exemple, *je ne sais si on trouvera de la justesse dans ce que je vais hasarder, mais, en lisant les pièces fugitives de M. Colardeau, j'ai été mille fois tenté de comparer le coloris de ses vers à une nuance de rose tendre & même un peu pâle, couverte d'un vernis doux & brillant.* Ce style peut divertir d'abord; mais vingt remarques de ce ton font tomber le livre des mains.

Comme tous les journaux ont déjà parlé des pièces contenues dans cet almanach, nous ne citerons qu'une épître de M. le chevalier de Bonnard, qui est une des plus jolies du recueil. à M. le chevalier de B.

80 **MERCURE DE FRANCE.**

Tes voyages & tes bons mots ,
 Tes jolis vers & tes chevaux ,
 Sont cités par toute la France ;
 On fait par cœur ces riens charmans
 Que tu produis avec aisance ,
 Tes pastels frais & ressemblans
 Peuvent se passer d'indulgence.
 Les beaux esprits de notre tems ,
 Quoique s'aimant avec outrance ,
 Troqueroient volontiers, je pense ,
 Tous leurs drames & leurs romans ,
 Pour ton heureuse négligence
 Et la moitié de tes talens.
 Mais pardonne-moi ma franchise.
 Ni tes tableaux ni tes écrits
N'équivalent à mon avis
Le tour que tu fis à l'Eglise.
 Nos guerriers, la ville & la cour ,
 Admirant la métamorphose ,
 Battirent des mains tour-à-tour ,
 La gloire en sourit, & l'amour
 Crut seul y perdre quelque chose.
 On a tant célébré Grainmont ,
 Son esprit, sa gaité, ses graces ,
 Il revêt en toi, tu remplaces
 Le héros de St Evremont.
 Les ris le suivirent sans cesse ,
 Et dans son arriere saison .

Sèmèrent des fleurs à foison
 Comme aujourd'hui sur ta jeunesse.
 En vain le tems de son poison
 Voudroit *amortir* ta faillie.
 Tu donnerois à la raison
 Tous les grelots de la folie.
 Jouis bien d'un destin si beau.
 Brille dans nos camps, à Cythère,
 Sûr de plaire & toujours nouveau,
 Chante les plaisirs & Voltaire.
 Lis Végèce, Ovide & Follard,
 Et vois les lauriers du Parnasse,
 Unis aux palmes de la Thrace,
 Couvrir ton bonnet de houpard.
 Garde ton goût pour les voyages;
 Tous les pays en sont jaloux,
 Et le plus aimable des fous
 Sera par-tout chéri des sages.
 Sois plus amoureux que jamais;
 Peins en courant toutes les belles,
 Et sois payé de tes portraits
 Entre les bras de tes modèles.

Observations critiques sur la nouvelle traduction en vers françois des Géorgiques de Virgile & sur les poèmes des saisons, de la peinture & de la déclamation; par M. Clément, &c. A Genève.

D v

82 . MERCURE DE FRANCE.

On trouve à la tête de ces *Observations* un petit avertissement où l'auteur déclare que c'est *la cause du bon goût qu'il embrasse*. On pourroit lui répondre comme le *Misanthrope*; *nous verrons bien*. Mais on voit d'avance qu'au moins ce n'est pas *le bon goût* qui lui a dicté cet avertissement. « Il seroit à craindre (dit-il) qu'on se crût dispensé d'étudier dans l'original l'ouvrage le plus parfait du plus fameux poëte de l'antiquité, sous prétexte qu'on en auroit en vers françois une traduction digne de lui. » Que signifie cette phrase? de ceux qui peuvent lire Virgile, les uns savent le latin, les autres ne le savent pas. Ces derniers dans aucun cas ne peuvent *étudier* Virgile dans l'original; & qu'est ce qui croira que ceux qui peuvent l'entendre aillent l'*étudier* dans une traduction? Il s'ensuit que la phrase n'a point de sens. Mais M. Clément qui prétend n'avoir *aucune intention de déplaire au nouveau traducteur*, a voulu nous persuader qu'il n'étoit occupé que de *la gloire de Virgile & de l'intérêt des lettres*. On ne s'éblouit guère de pareilles protestations. On sait que quatre beaux vers inspirés par le génie de Virgile à son élégant traducteur font beau;

coup plus pour *la gloire* du prince des poëtes que *les observations* de M. Clément; qu'on lira cette traduction long-tems après que les *observations* auront disparu. On sent d'ailleurs que rien n'est moins réel que ce grand *intérêt* que prend à *la gloire* de Virgile un homme qui discute ses vers avec le ton, le style & le goût des commentateurs du seizième siècle. Ce n'est pas l'enthousiasme, ce n'est pas la sensibilité qui produit un volume de remarques minutieuses, & certainement M. de Lille a plus senti Virgile dans une heure de travail sur les Géorgiques que M. Clément ne le sentira peut-être dans toute sa vie.

« Au reste (ajoute-t-il) quoique je
 » n'aie point pour cette nouvelle traduc-
 » tion l'enthousiasme de ses admirateurs,
 » je regarde M. de Lille comme un litté-
 » rateur très estimable. »

La traduction des Géorgiques a été généralement estimée, mais elle n'a point excité d'*enthousiasme*, & ce n'étoit point un ouvrage de nature à produire cet effet. Il est plutôt du nombre de ceux qui peuvent gagner à être relus, parce que plus on réfléchit, plus on est frappé des difficultés qu'il a fallu vaincre & des beautés

§4. MERCURE DE FRANCE.

que produisent souvent ces difficultés vaincues. Apparemment que tout ce qui ressemble à l'approbation & à l'estime paroît au critique un effet d'*enthousiasme* ; mais ce n'est pas notre faute , s'il n'aime pas à approuver & à estimer , & s'il croit avoir rendu à M. de Lille tout ce qu'il lui doit en le qualifiant de *littérateur très-estimable*. Quand on n'a aucune intention de déplaire , on fait qu'un traducteur de Virgile doit être beaucoup plus qu'un *littérateur très-estimable*. Ce n'est pas que ce titre ne soit plus rarement mérité qu'on ne l'imagine , & beaucoup de mauvais poëtes ne valent pas un bon littérateur. Mais enfin ce titre n'est certainement pas un éloge pour un homme qui écrit en vers. Si M. Clément , par exemple , avoit fait , ce qui est assez rare , une bonne critique d'un bon ouvrage , si l'on eût remarqué dans ses observations un esprit juste & fin , un goût sûr & délicat , cette sensibilité naturelle qui se passionne pour les beautés & qui est heurtée par les défauts plutôt qu'elle ne va les chercher ; si l'on voyoit se présenter souvent sous sa plume ces tournures agréables & légères qui mettent le lecteur du parti de la critique & l'auteur critiqué , dans son tort ;

M. Clément feroit un *littérateur très-estimable*, ce qui n'empêcheroit pas M. de Lille d'être un très-bon poëte.

Après cet avertissement qui, comme on le voit, n'est pas heureux, l'auteur entre en matière, & les premiers coups tombent, non pas sur les *Géorgiques Françaises*, mais sur le compte qu'on en rendit dans le *Mercur*. On avoit dit, en repondant à M. de Lille qui voyoit dans les *Géorgiques* un ouvrage utile aux cultivateurs, que cet ouvrage ne pouvoit guère être utile qu'aux amateurs de la belle poësie; que les gens de goût pourroient prendre des leçons dans *Virgile*, mais que les laboureurs n'iroient guère en chercher. C'est ce qui occasionne ce début dogmatique de M. Clément « Il » ne faut pas dire comme quelques gens » qui n'aiment que le genre où ils s'exer- » cent : rien de plus inutile qu'un poëme » sur l'agriculture, & certainement les » *Géorgiques* ne sont pas un poëme inu- » tile puisqu'il fait l'admiration de tant » de siècles, » c'est répéter en d'autres termes ce qu'on avoit déjà dit dans le *Mercur*, & il n'est pas adroit de répéter ce que l'on voudroit biâmer.

Le critique paroît en vouloir beaucoup à cet extrait des *Géorgiques*, donné par

86 MERCURE DE FRANCE.

le même écrivain qui prend aujourd'hui la défense du traducteur. Un des premiers morceaux attaqués dans *les observations* est la description de la charrue que nous avons louée avec tous les gens de lettres qui se connoissent en vers. *On a dit depuis peu* (ajoute M. Clément) *je ne sais dans quel journal*, (ce journal est le *Mercure*) *que ce morceau auroit étonné Boileau*. M. Clément qui n'est point du tout Boileau, quoiqu'il le cite beaucoup, n'est étonné que du nombre prodigieux de fautes qui sont dans les quinze vers que nous allons transcrire; ensuite il suffira d'exposer ce que le critique y trouve de reprehensible & probablement le lecteur nous dispensera d'y répondre.

De la charrue enfin dessinons la structure:

D'abord il faut choisir pour en former le corps
Un ormeau que l'on courbe avec de longs efforts!

Le joug qui t'asservit ton robuste attelage,

Le manche qui conduit le champêtre équipage;

Pour soulager ta main & le front de tes bœufs

Du bois le plus léger seront formés tous deux.

Le fer dont le tranchant dans la terre se plonge

S'enchasse entre deux coins d'où la pointe s'a-
longe.

Aux deux côtés du soc de larges orillons,

En écartant la terre, exhaussent les sillons.